

## Histoire du monde indien

M. Gérard FUSSMAN, professeur

*Cours : Chocs de cultures : Grecs, Indiens et Kouchans aux alentours de notre ère.*

Le cours de cette année n'était pas destiné à apporter ou à commenter des informations nouvelles. Il avait pour seule ambition d'amorcer une réflexion sur les biais de la reconstitution historique, biais d'autant plus importants que les données factuelles sont moins nombreuses. Notre connaissance des événements qui se sont déroulés en Inde du nord et en Bactriane du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère au II<sup>e</sup> siècle après notre ère est en effet très lacunaire. Les fouilles françaises d'Aï Khanoum et Shortughai, les prospections menées dans cette même région par l'équipe de J.-Cl. Gardin, les travaux des archéologues soviétiques au nord de l'Oxus et en Bactriane afghane, la publication de catalogues nouveaux contenant des indications permettant de mieux établir la chronologie et la circulation des monnaies indo-grecques (Rtveladze, Bopparachchi) et kouchanes (Zeimal', Göbl, Fussman), la découverte de longues dédicaces bouddhiques bien datées au Gandhara et à Mathura (B.N. Mukherjee, Fussman) ont certes considérablement enrichi la documentation, désormais incomparablement plus abondante, plus variée et plus précise que celle dont disposaient de grands savants comme Tarn, Narain, Marshall ou Schlumberger. Mais tout améliorée qu'elle soit, cette documentation reste pour l'essentiel limitée à des listes de noms, à des données de chronologie relative et absolue pour la plupart spéculatives, à des études de géographie et d'urbanisme spatialement limitées et dont il n'est pas sûr qu'elles puissent donner lieu à généralisation. Il y manque l'essentiel de ce qui fait l'histoire, une suite d'événements qu'on puisse relier de façon rationnelle et qui laisse prise à des tentatives d'explication factuellement fondées.

L'érudit a le très grand privilège de pouvoir publier ou/et essayer d'expliquer un ensemble restreint de documents et de s'abstenir de traiter de ce dont il n'y a rien à dire faute d'existence d'indications positives. Mais l'historien

doit bâtir une intrigue, comme dirait P. Veyne, en dépit de l'existence de lacunes dont certaines sont connues et dont la plupart sont insoupçonnées, même de lui. Autrement dit, il doit combler les inévitables lacunes de sa documentation par des restitutions et hypothèses dont le premier mérite est la plus grande vraisemblance apparente. Parfaitement conscient que l'histoire est aussi faite d'événements inattendus et d'épisodes invraisemblables, il doit néanmoins s'interdire de faire du hasard inventé un élément de *son* explication historique. Aussi paradoxal que cela puisse paraître à certains, il vaut mieux pour lui proposer une explication vraisemblable par la suite inexplicablement démentie par des faits qu'il ne pouvait connaître que proposer des explications fondées sur l'intervention du hasard et qui, contre toute attente, se révéleraient être exactes. Car si l'histoire que nous écrivons reste à bien des égards un roman, c'est du moins un roman qui se veut rationnel.

La restitution de liens de causalité dont notre documentation ne nous dit rien repose en dernier lieu, comme l'ont rappelé ces derniers temps P. Veyne ou J.-Cl. Gardin, sur la force de l'analogie. Encore faut-il se garder, si on le peut, de transposer dans une culture ou une civilisation donnée des raisonnements par analogie qui se réfèrent à une culture autre, que cette culture soit contemporaine ou non de la culture étudiée. Or l'histoire que l'on nous donne à lire sur la Bactriane et l'Inde du nord aux environs de notre ère est marquée de ces a priori culturels, et particulièrement d'hellénocentrisme. L'évolution de la dévotion bouddhique ou hindoue est analysée en termes européens. L'utilisation de la monnaie est interprétée comme signe de progrès et de développement économique, son refus comme signe de barbarie et de régression sans que l'on se demande si ces phénomènes n'appellent pas aussi ou *d'abord* des explications d'ordre politique ou culturel. De même l'habitat urbain est-il toujours présenté comme supérieur en tout point à l'habitat villageois, la maison et le palais en dur sont-ils toujours estimés préférables à la tente et au tapis, la pierre et le marbre à la terre crue et au bois. Ce sont là jugements de valeur a priori. Ils s'inspirent de valeurs qui sont les nôtres et ne correspondent pas nécessairement à celles des populations très variées qui habitaient la Bactriane et l'Inde du nord aux environs de notre ère.

Ces populations, nous les connaissons fort mal. L'histoire que nous écrivons est celle des conquérants, au mieux celle des couches supérieures de la société. Mais de la population autochtone, nous ne savons rien sauf qu'elle dut être de composition changeante. Trois adjectifs nous permettent de croire que nous savons quelque chose des habitants de la Bactriane pré-grecque qui aurait été iranienne, zoroastrienne et achéménide. Ces qualificatifs sont exacts, mais les non-spécialistes, et parfois même les spécialistes, en mesurent mal l'imprécision. « Iranienne » renvoie à une catégorie de la linguistique historique. Le mot signifie seulement qu'on parlait en Bactriane des langues que le linguiste classe comme iraniennes, par opposition aux langues indiennes ou aux langues non-indo-européennes. Mais cela ne signifie pas que l'on

parlât en Bactriane une seule langue, ni que cette ou ces langues aient pu être comprises de tous les iranophones. On doit en outre supposer l'existence en Bactriane de groupes minoritaires parlant d'autres langues, non-iraniennes ou, pourquoi pas, non indo-européennes. Le mot n'a donc aucune implication culturelle. Tout au plus peut-on admettre que les populations de langue iranienne étaient aussi de religion « zoroastrienne » ou « mazdéenne ». Mais ces termes renvoient à l'utilisation comme livre sacré d'un texte difficilement compréhensible, l'*Avesta*, dont on ne sait ni si les Iraniens le comprenaient beaucoup mieux que nous, ni s'ils en suivaient les stipulations à la lettre, ni comment ils en complétaient les silences. Aussi bien y-a-t-il autant de définitions du zoroastrisme que d'auteurs et les variantes sectaires ont été nombreuses. Mais on ne sait rien de celles qui avaient cours en Bactriane pré-grecque. Il n'est pas jusqu'à l'interprétation des édifices religieux et des rites funéraires qui ne reste entachée de doutes. « Achéménide » renvoie à la domination politique des descendants de Cyrus sans qu'on connaisse vraiment la part d'autonomie laissée à l'aristocratie locale. La soumission politique n'a en tout cas pas pour conséquence nécessaire l'assimilation culturelle. Le terme « achéménide » n'a ainsi guère d'autre valeur que chronologique. Concrètement il signifie « VI<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles avant n.è. » ou « pré-grec ».

On connaît mieux les populations indiennes, hindoues ou bouddhistes, de l'Inde du nord à la même époque. Mais que d'incertitudes existent encore sur le régime politique, la culture matérielle, les différenciations dialectales, la carte des religions et leur pratique effective ! Autant dire que nous savons fort peu de ces peuples successivement assujettis aux Grecs, aux Sakas et aux Yueh-Tchi/Kouchans ; nous avons même tendance à en oublier parfois l'existence lorsque nous tentons d'écrire l'histoire de ces mêmes Grecs, Sakas ou Yueh-Tchis. En outre, si on commence à connaître la culture des Grecs de Bactriane, on ne saurait en dire autant de celle des Sakas et des Yueh-Tchis dont nous ne savons même pas s'il s'agit de peuples ou de confédérations, quelle(s) langue(s) ils parlaient et quels dieux ils vénéraient. Ces noms restent de simples dénominations, d'autant plus trompeuses que les archéologues s'en sont emparés comme marqueurs chronologiques sans qu'y soit nécessairement associée une connotation culturelle ou politique.

Toujours est-il que la rencontre de ces populations à systèmes sociaux différents, aux langues multiples, aux coutumes et aux pratiques religieuses diverses, à l'histoire et à la culture si dissemblables a dû donner lieu à des phénomènes qu'il est insuffisant de décrire en termes d'influence culturelle d'adaptation, de résistance ou de *melting-pot*. Avant qu'il y ait eu influence ou réticence, il y eut rencontre et les disparités étaient telles, les prises de contact si brutales et si rapides que ces rencontres ont d'abord été vécues comme des traumatismes. C'est l'histoire de ces traumatismes, de ces chocs de culture, que nous voulions commencer à évoquer cette année.

Ces traumatismes n'apparaissent pas directement dans notre documentation : personne ne s'est soucié de recueillir la plainte des vaincus et les vainqueurs n'ont laissé aucune trace écrite de leur admiration ou de leur mépris. Mais ces sentiments se lisent en filigrane dans l'attitude des conquérants grecs de la Bactriane et de l'Inde et expliquent pour une part que les mêmes souverains aient adopté, au sud et au nord de l'Hindou-Kouch, des politiques dont on n'a pas assez souligné la différence.

Bactriane et Inde sont certes très dissemblables, moins par la langue et la religion que par le climat et la géographie. La première est un pays continental, avec de très faibles précipitations. La productivité agricole y est subordonnée à l'existence de grands canaux d'irrigation ; elle suppose donc un minimum d'organisation sociale et une assez grande solidarité des producteurs. La seconde - du moins en ce qui concerne les régions de plaine - est un pays de mousson, où les pluies permettent en général d'assurer la récolte principale et où l'irrigation est surtout utile pour les cultures d'appoint, c'est-à-dire les récoltes d'hiver (*rabi*). Sauf en montagne, l'irrigation ne se fait pas au moyen de longs canaux prenant l'eau dans des rivières comme en Bactriane, mais par puits individuels. La famille indienne peut donc être autarcique et, dans la plaine indienne, l'existence de petites exploitations agricoles autonomes est techniquement possible. Autre différence, plus importante peut-être : la Bactriane fut conquise et gardée à la fin du IV<sup>e</sup> siècle par des troupes majoritairement grecques ou macédoniennes venues directement des bords de la Méditerranée ; les conquêtes indiennes d'Alexandre furent par contre sans lendemain et le Panjab dut être à nouveau conquis, plus d'un siècle plus tard, par des Grecs installés en Bactriane depuis trois générations ou plus, que l'on peut supposer partiellement acculturés et dont les armées devaient comporter une forte proportion de troupes et d'officiers d'origine non-grecque. Il n'en reste pas moins que ce sont les *mêmes* souverains grecs qui, maîtres de province situées les unes au nord de l'Hindou-Kouch, les autres au sud de ces montagnes, y ont appliqué des politiques différentes au point de paraître antinomiques. Cette différence d'attitude mérite explication, et d'abord d'être explicitée. On peut dans ce but comparer les résultats de la fouille d'Aï Khanoum à ceux de la fouille de Taxila, deux sites d'époque comparable où de très larges dégagements ont été pratiqués.

La comparaison se heurte à quatre difficultés. 1<sup>o</sup> Aï Khanoum a été très soigneusement fouillée ; les résultats de la fouille, pour autant qu'ils sont publiés, ne sont pas contestables alors que Taxila a été fouillée en utilisant des méthodes modernes en leur temps, mais aujourd'hui dépassées, dont le résultat est souvent contesté. 2<sup>o</sup> Les couches le plus largement dégagées à Taxila sont postérieures à celles mises au jour à Aï Khanoum. 3<sup>o</sup> Exception faite des prospections et fouilles menées quasi-indépendamment par l'équipe de J.-Cl. Gardin et H.-P. Francfort, la fouille d'Aï Khanoum n'a pas été orientée de façon à nous donner des indications sur la longue durée : seule la

ville grecque et quelques bâtiments hors-les-murs qui lui sont liés ont été fouillés. On ne sait pas à quoi ressemblait l'habitat dans la plaine d'Aï Khanoum avant l'existence de cette ville, ni après sa disparition. A Taxila, par contre, Sir John Marshall a essayé d'étudier l'habitat urbain sur la plus longue durée possible, du V<sup>e</sup> siècle avant n.è. au VI<sup>e</sup> siècle après n.è. 4<sup>o</sup> Si Taxila et Shaikhan Dheri/Peukelaotis sont des sites sûrement caractéristiques de l'Inde du nord, on ignore si les enseignements de la fouille d'Aï Khanoum peuvent être sans risque généralisés à l'ensemble de la Bactriane grecque. Il est fort possible que l'urbanisme des villes de vieille existence comme Bactres/Balkh ou Qunduz ait été moins ouvertement colonial que celui d'Aï Khanoum, création *ex nihilo*.

Aï Khanoum a l'apparence d'une cité coloniale, gigantesque, bâtie sur un sol vierge peut-être saisi par droit de conquête, peu densément habitée et presque exclusivement par une élite affichant ses origines et sa culture grecques. Les bâtiments fouillés, monuments publics ou maisons particulières, ont eux aussi la taille gigantesque des édifices construits dans les pays où terrain et main d'œuvre ne coûtent rien. Hors le principal matériau de construction (la brique crue), rien dans leur architecture, leur plan ou leur décor ne paraît d'origine locale : tout vient de l'Ouest, de la Grèce le plus souvent, de la Mésopotamie ou de l'Iran parthe parfois. Les seules créations locales sont les grandes maisons de l'aristocratie locale ; elles sont à la Bactriane grecque ce que les bungalows étaient à l'Inde britannique, des édifices spécialement conçus pour une élite d'origine étrangère et regrettant son pays d'origine. A Aï Khanoum, tout le vernis culturel est grec : la culture affichée est grecque ; la langue écrite est grecque ; l'écriture est grecque ; l'onomastique est grecque ; la sculpture et la vaisselle, le décor quotidien se veulent grecs. La population locale n'est connue que par quelques céramiques grossières, deux noms de hauts fonctionnaires conservés sur un vase de la trésorerie et un tesson dont on ne sait s'il est inscrit en araméen ou en araméo-bactrien. Rien non plus n'indique que les maîtres d'Aï Khanoum aient jamais été ceux de l'Inde, ce que pourtant ils étaient : l'Inde n'existe à Aï Khanoum qu'au travers de quelques monnaies thésaurisées et de quelques produits d'importation. Les cantonnements de l'Inde britannique faisaient plus de place à la couleur locale.

Bien que leurs couches grecques n'aient pas été largement dégagées, on peut dire de Shaikhan Dheri et de Taxila qu'elles ne donnent pas la même impression de villes étrangères implantées en territoire conquis. Le système de fortification, l'implantation des rues et des blocs de bâtiments, quelques éléments du décor, la vaisselle de luxe y sont certes d'origine grecque méditerranéenne ou centrasiatique. Mais l'habitat semble assez dense ; la population indigène ne paraît avoir été exclue ni de la ville nouvelle ni de ses faubourgs ; les bâtiments n'évoquent en rien la Grèce classique ou hellénistique ; la plus grande partie de la céramique est d'origine locale ; les lieux de

culte identifiables sont indiens, à l'exception peut-être de Jandial qui reste une énigme ; la langue écrite est le dialecte indien local ; l'onomastique est très majoritairement indienne. La greffe a pris et c'est peut-être une des raisons qui peuvent expliquer que Shaikhan Dheri/Peukelaotis et Taxila aient survécu à la chute des royaumes grecs alors qu'Aï Khanoum est restée abandonnée pour le plus grand bonheur des archéologues.

Il existe d'autres indices, tout à fait incontestables, du mépris des Grecs de Bactriane pour la culture des populations locales et de l'adoption par ces mêmes Grecs de tout ou partie de la culture indienne. Rappelons que les légendes et l'iconographie des monnaies grecques frappées en Bactriane sont exclusivement grecques ; les monnaies frappées au même moment par les mêmes rois dans leurs possessions indiennes sont bilingues grec/indien ; certaines portent même des marques additionnelles (initiales de noms de magistrats ?) en caractères indiens. L'épigraphie d'époque grecque en Bactriane est exclusivement grecque, de langue, d'écriture et d'inspiration. L'épigraphie d'époque grecque en Inde, autant qu'on la connaisse à ce jour, est exclusivement indienne, de langue et d'écriture, même lorsqu'elle émane de personnes portant des noms grecs.

Les divinités représentées au revers des monnaies gréco-bactriennes sont grecques de nom et d'apparence ; sur les monnaies indiennes qui portent le nom des mêmes souverains elles présentent parfois une apparence moins exclusivement grecque, comme le Zeus radié à bonnet phrygien des monnaies d'Amyntas et Hermaïos ; surtout elles laissent parfois place à des représentations susceptibles aussi d'une *interprétation indica*. Des cultes indigènes (iraniens, orientaux) de la Bactriane d'époque grecque, on ne sait presque rien, en tout cas rien de sûr tant que la fouille de Taxt-i Sangin n'aura pas été complètement publiée, et rien ne permet de penser pour l'instant que les souverains grecs de Bactriane les aient patronnés. En Inde, à la même époque, nous ne connaissons que des cultes indiens. De hauts fonctionnaires aux noms et titres (méridarques) grecs se comportent en dévots bouddhistes. Le roi Ménandre, sans pour autant se convertir, montre pour le bouddhisme une sympathie telle qu'il devient l'un des deux protagonistes d'un des grands textes de cette religion. Héliodôros, ambassadeur du roi grec Antialcidas, se proclame dévot de Viu dans une inscription en langue et écriture indiennes, qui plus est gravée sur un monument typiquement indien. Autant on a l'impression que les Grecs de Bactriane ont refusé en bloc la culture locale pré-grecque, même s'il y a eu fusion au niveau des élites (ce qui n'est pas entièrement démontré), autant on a l'impression que ces mêmes Grecs ont reconnu les valeurs culturelles de leurs sujets indiens et les ont parfois adoptées.

Cette différence d'attitude n'a pas pu ne pas avoir de conséquences politiques. L'effondrement brutal et total du pouvoir politique grec en Bactriane n'est pas seulement dû aux guerres civiles intra-grecques et à l'intervention

d'envahisseurs nomades, toutes deux bien documentées. La désaffection des populations indigènes a dû elle aussi jouer un grand rôle et l'on peut supposer que les Yueh-Tchi ont trouvé en elles de très efficaces alliés. Ainsi s'expliquerait la disparition, qui nous paraît, en l'état actuel de la documentation, soudaine et entière, des formes allogènes de la civilisation grecque, introduites en Bactriane par des conquérants qui tenaient à rester étrangers au pays : urbanisme à la grecque, sculpture à la grecque, langue grecque, monnayage etc. (voir déjà G. Fussman, « Le renouveau iranien dans l'empire kouchan », Colloques internationaux du CNRS n° 567, *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques*, Paris CNRS, 1977, 313-322). Certes certains de ces acquis de la période grecque sont plus tard reparus, mais après un laps de temps d'environ un siècle, à une époque où ils ne pouvaient plus être interprétés comme des symboles de la conquête grecque. En Inde par contre les royaumes grecs ont survécu plus d'un siècle à la disparition des royaumes grecs de Bactriane. Aucune rupture culturelle n'y est constatée. Le développement de l'art dit gréco-bouddhique du Gandhara, la présence d'importations romaines à Taxila et d'imitations locales de ces importations suffisent à en témoigner. La culture grecque a été acceptée en Inde et s'y est partiellement maintenue parce que les Grecs avaient eux-mêmes, et dès l'origine, fait l'effort de reconnaître la grandeur des valeurs indiennes. La réaction iranienne en Bactriane à l'inverse témoigne d'un rejet de cette même culture grecque aussi entier que fut le rejet par les Grecs de la culture iranienne. On se tromperait en y voyant seulement un retour à la barbarie : c'est le symbole de l'indépendance reconquise et de la fierté culturelle retrouvée.

L'analyse politique et culturelle du monnayage permet des interprétations de même ordre. Il est admis que le monnayage de la Bactriane grecque est héritier du monnayage séleucide et que son utilisation témoigne de la monétarisation de l'économie, donc - nous dit-on - du progrès économique apporté par les Grecs. Or les ruptures avec la tradition du monnayage séleucide sont importantes. Les monnaies gréco-bactriennes sont plus belles ; leur flan est plus large ; leur bordure est différente ; leur système de monogrammes, leur système d'ateliers sont différents. Alors que, comme l'a montré G. Le Rider, la monnaie séleucide n'est qu'une des monnaies circulant dans l'empire séleucide, la monnaie gréco-bactrienne est apparemment seule à pouvoir circuler en Bactriane grecque. Lorsqu'on la compare au monnayage indo-grec frappé à la même époque par les mêmes souverains, on constate que le nombre de monnaies indo-grecques connu est bien plus grand que celui des monnaies gréco-bactriennes ; que leur étalon est adapté à la circulation monétaire préexistant en Inde ; que le monnayage indo-grec comporte de nombreuses dénominations, que les drachmes et leurs sous-multiples en bronze sont bien représentés dans les médailliers et les trésors. A l'inverse en Bactriane seuls les tétradrachmes sont bien représentés.

En d'autres termes, bien que les monnaies indo-grecques aient *aussi* valeur de proclamation politique (bilinguisme de la légende, adoption de formats carrés d'origine indienne et de types interprétables à l'indienne), elles ont un usage économique certain. Il n'est pas sûr du tout qu'il en ait été de même pour les monnaies gréco-bactriennes. Leur rareté, la relative absence des petites dénominations, l'existence des fameux *pedigree-coins*, leur beauté même semblent au contraire indiquer que la fonction du monnayage gréco-bactrien était d'abord politique : une monnaie gréco-bactrienne est, avant toutes choses, le témoignage du statut souverain du roi qui l'a émise et de l'appartenance de celui-ci à une famille - et donc à une culture - gréco-macédonienne. La monnaie gréco-bactrienne est d'abord un attribut de la souveraineté politique, secondairement un instrument d'action économique. L'inverse est apparemment vrai de la monnaie indo-grecque.

La valeur proclamative et symbolique de la monnaie gréco-bactrienne permet à mon avis d'expliquer deux phénomènes pour lesquels on a jusqu'ici proposé des explications économiques ou mécaniquement politiques (en terme de contrôle de territoire) qui ne satisfont pas. Le premier de ces phénomènes est la découverte dans le trésor de Qunduz de monnaies gréco-bactriennes frappées au nom de rois dont on ne connaissait jusqu'alors qu'un monnayage bilingue d'étalon indien : Lysias, Théophile, Archebios, Philoxène, Hermaios, Amyntas, Antialcidas. L'explication de ce phénomène bute sur la quasi-impossibilité d'admettre que ces souverains, qui n'ont pas nécessairement régné longtemps, ni à la suite les uns des autres, aient pu contrôler une partie de la Bactriane, alors, selon toute apparence, soumise aux Yueh-Tchi. La valeur symbolique du monnayage gréco-bactrien permet en ce cas de concevoir que des souverains grecs dont les possessions se situaient majoritairement au sud de l'Hindou-Kouch aient eu le désir, ou la vanité, de frapper quelques monnaies gréco-bactriennes, ne serait-ce qu'à l'occasion de leur avènement. La taille exceptionnelle des doubles décadrachmes d'Amyntas et la superbe qualité de toutes ces monnaies corrobore la possibilité de cette hypothèse. On conçoit aussi que ces monnaies, issues en fort petit nombre et retrouvées en parfait état, n'aient pas circulé : elles ont été immédiatement thésaurisées. Il est par contre impossible de déterminer leur lieu de frappe, au sud de l'Hindou-Kouch - mais on ne les y a pas trouvées -, ou au nord -mais on ne saurait dire où puisqu'il est admis que ces souverains ne régnaient pas en Bactriane.

On peut alors risquer une seconde hypothèse, corollaire de la première. Si le fait de frapper des monnaies de type gréco-bactrien était signe de prestige et de souveraineté pour les Grecs, il n'en était certes pas de même pour les Yueh-Tchi qui pendant plusieurs dizaines d'années se sont dispensés d'utiliser ce symbole du pouvoir. Ces monnaies auraient donc pu avoir été frappées en Bactriane pendant le court laps de temps (quelques années ?) où les Yueh-Tchi, satisfaits de posséder la réalité du pouvoir et les biens qui pour *eux*, non

pour les Grecs, accompagnent et manifestent ce pouvoir (chevaux, or etc.), ne prêtaient guère d'attention à la vaine revendication symbolique d'une royauté fictive par quelques dynastes grecs implantés en Inde et possédant encore quelques domaines en Bactriane. N'accordant aucune valeur symbolique à des monnaies dont ils ignoraient la fonction et l'usage, il pouvaient très bien, pendant un certain temps au moins, leur permettre, contre argent ou contre une autre marque tangible de soumission politique et financière, de frapper quelques monnaies : les souverains britanniques en ont bien fait de même, en leur temps, pour les maharajas de Gwalior ou d'Udaipur. Ces monnaies n'étaient pas destinées à circuler ; elles représentaient seulement pour ces souverains indo-grecs un symbole de prestige que les Yueh-Tchi méprisaient ou, plus simplement peut-être, ne comprenaient pas.

On expliquera de la même façon l'interruption presque totale du monnayage en Bactriane après la disparition du pouvoir grec, que celle-ci soit liée ou non aux invasions nomades. Le monnayage gréco-bactrien, qui n'avait jamais joué un grand rôle économique, était désormais privé de sa fonction essentielle, sa valeur proclamatrice et symbolique, puisque les Yueh-Tchi ne considéraient la monnaie ni comme un privilège du pouvoir souverain, ni comme un symbole de l'indépendance du pouvoir au nom duquel elle était émise. Ils n'avaient donc aucune raison d'en continuer la frappe. L'interruption de la frappe des monnaies gréco-bactriennes, la non-émission par les Yueh-Tchi d'un numéraire de remplacement ne sont donc pas nécessairement un signe de disruption des échanges ou un indice du retour à une économie de troc. Plus vraisemblablement il s'agit d'un phénomène symbolique et politique, résultat d'un choc de cultures, conséquence de la non-adoption par les populations autochtones et les conquérants nomades d'un système symbolique grec qu'ils rejetaient, ou qu'ils ne comprenaient pas.

On se souviendra enfin que tous ces raisonnements dépendent de la validité du système d'analogies ici adopté, qui repose sur une mise en parallèle explicite de la situation de la Bactriane et de l'Inde grecques avec les situations coloniales et post-coloniales du XX<sup>e</sup> siècle.

Séminaire : *En rapport avec le cours : documents sur le souverain indo-grec Ménandre.*

La parution dans *Studia Iranica* 19, 1990-1, 39-85 de l'article de O. Bopearachchi, « Ménandre Sôter, un roi Indo-Grec », a été l'occasion de réexaminer l'ensemble des documents écrits traitant du roi Ménandre. Il a été facile de montrer que depuis A. Foucher ils sont systématiquement surexploités de façon à leur faire fournir des indications historiques qu'ils ne contiennent pas et qui, par ailleurs, ont au plus un intérêt anecdotique (le lieu de naissance de Ménandre par exemple). Il est beaucoup plus sage d'en rester aux positions mesurées de P. Demiéville, « Les versions chinoises du *Milindapañha* »,

*BEFEO* XXIV, 1924. Ce cours devrait faire l'objet d'un article séparé, qui aura le tort d'être presque entièrement négatif. Mais c'est le prix qu'il faut payer pour rappeler le danger d'extraire d'un texte des renseignements sans tenir compte de la nature de ce texte et de l'histoire de sa transmission.

Le 7 novembre 1991, lors d'une des séances de ce séminaire, M. K.M. Panikkar, Professeur à l'Université Nehru de Delhi, a bien voulu nous faire un exposé sur « *revitalisation of indigenous medicine in 19<sup>th</sup> century India* ».

#### PUBLICATIONS

« A Decisive Stage in the Study of Kushana Coinage », *Numismatic Digest*, vol. 14, 73-101 (traduction en anglais de l'article paru dans la *Revue Numismatique*, 1986, 145-173).

« Histoire et bouddhisme ou l'Inde retrouvée grâce à ses conquêtes » et « Histoire de l'Inde », *Passeurs d'Orient, Encounters between India and France*, Ministère des Affaires Etrangères, Direction Générale des Relations Culturelles, Scientifiques et Techniques, Paris, 191-193 et 198-201 (textes de propagande écrits à l'occasion de l'Année de la France en Inde, 1989).

« Le Périple et l'histoire politique de l'Inde », *Journal Asiatique* 1991, 1-2, 31-38.

« Le Masque Court : Une effigie en laiton de « Śiva au Gandhara », *Journal Asiatique* 1991, 1-2, 137-174.

« Monnaies kouchanes », *A Survey of Numismatic research 1985-1990*, edited by Tony Hackens *et alii*, International Numismatic Commission, Brussels, 152-156.

« Cours : Procédés littéraires et conceptions religieuses dans le *Lalitavistara*. Séminaire : Villes indiennes, prolégomènes », *Annuaire du Collège de France* 1990-1991, 663-671 (pp. 667-668 : inscription *yavana* de Mathura).

Compte-rendu de L. NEHRU, *Origins of the Gandharan Style : Times of India, Sunday Review*, 20 janvier 1991.

« La nostalgie occidentale des paradis perdus » (compte-rendu du livre de V. LIÈVRE et J.-Y. LOUDES, *Le Chamanisme des Kalashs du Pakistan*, Paris-Lyon 1990), *Liber* n° 8, décembre 1991, 25-27.

## PROFESSEURS ÉTRANGERS INVITÉS

Monsieur Gerhard OBERHAMMER, Professeur à l'Université de Vienne, a donné du 27 novembre au 18 décembre 1991 quatre leçons en français sur « un problème d'herméneutique des religions : la délivrance de son vivant (*jīvanmukti*) dans l'hindouisme ».

Monsieur Adalbert J. GAIL, Professeur à la Freie Universität de Berlin, a donné deux conférences, l'une sur « Hindu pyramidal temples in Nepal » (le mercredi 16 octobre 1991), l'autre sur « Buddhist monasteries in Nepal » (le jeudi 17 octobre 1991).

Monsieur Ronald E. EMMERICK, Professeur à l'Université de Hambourg, a donné le mercredi 10 juin 1992 une conférence sur « Unpublished Khotanese manuscripts in Saint-Petersburg ».

## MAÎTRE DE CONFÉRENCES ASSOCIÉ

Monsieur K.L SHARMA, Professeur de sociologie à l'Université Nehru de Delhi, a exercé les fonctions de maître de conférences associé pendant l'année 1991-1992. Il a participé à la mission commune de l'URA D 1424 à Chanderi (ci-dessous) en février 1992, a contribué de façon décisive au recueil et à l'élaboration des documents recueillis lors de cette mission et a donné deux séries de séminaires, l'une à l'Institut de Civilisation Indienne du Collège de France sur « Feudalism, caste and class in Rajasthan » (16 avril 1992) et « Dynamics of social transformation in rural Rajasthan since Independence » (23 avril 1992), l'autre au Centre d'Etudes de l'Inde et de l'Asie du Sud sur « Urban and industrial social stratification in India » (2 juin 1992).

## MISSIONS ET AUTRES ACTIVITÉS

— Mission en Inde du nord, à Delhi et Chanderi (Madhya Pradesh) du 1<sup>er</sup> février 1992 au 25 février 1992 (direction des travaux de l'URA D 1424 à Chanderi).

— Mission au Pakistan, à Islamabad, du 25 février 1992 au 2 mars 1992 (cours et conférences).

— Journée d'études à Strasbourg avec les membres de l'URA D 1424 et les chercheurs allemands de la *Forschungstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway de l'Heidelberger Akademie der Wissenschaften* sur le traitement des vues satellitaires et leur usage en topographie (15 mai 1992).

— Direction de l'URA D 1424 du CNRS et de l'Institut de Civilisation Indienne du Collège de France.

— Appartenance à la commission de l'audiovisuel du Collège de France ; à la section 33 du Comité National du CNRS et au Comité des Orientalismes du CNRS (membre nommé) ; au Conseil Scientifique du Centre de Sciences Humaines de Delhi ; au Conseil d'Administration de l'ENS Fontenay-Saint-Cloud ; au Comité directeur de la *Forschungstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway* de l'*Heidelberger Akademie der Wissenschaften*.

#### CONFÉRENCES ET COMMUNICATIONS

— « The planning of the successive Taxilas », Institute of Arts (deemed University) du National Museum, Delhi, 24 février 1992.

— « Les Indo-aryens et le Panjab », Alliance Française d'Islamabad, 26 février 1992.

— « The planning of the successive Taxilas », Lok Virsa, Islamabad, 27 février 1992.

— « Etudes d'urbanisme à Chanderi (Madhya Pradesh, Inde) », séance archéologique annuelle de la Société Asiatique, Paris, Collège de France, 13 juin 1992.

#### U.R.A. C.N.R.S. D 1424

L'unité de recherches associée Collège de France-CNRS dite URA D 1424, « Langue, culture et société dans le sous-continent indien » existe depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1990. Pour sa composition voir l'*Annuaire du Collège de France* 1989-1990, p. 630. Elle donne aux chercheurs qui en font partie les moyens de poursuivre leurs programmes de recherches personnels et les regroupe en outre autour de trois projets de recherches réellement collectifs.

Le premier de ces programmes est la formalisation d'une coopération remontant à plus de 15 ans avec l'*Heidelberger Akademie der Wissenschaften*. Depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1992 cette coopération se matérialise sous la forme d'un Programme International de Coopération Scientifique, ou PICS n° 123, soutenu par le CNRS et le Ministère des Affaires Etrangères, unissant deux équipes françaises (l'UPR 315 de Monsieur H.P Francfort et l'URA D 1424) et la *Forschungstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway* de l'*Heidelberger Akademie der Wissenschaften* (Prof. Hauptmann et Prof. Jettmar). Le but de ce PICS est de constituer des banques de données communes

sur les pétroglyphes d'Asie centrale, du Pakistan et d'Inde et d'aboutir à des publications au moins partiellement communes. Est déjà à l'impression un article de M. Fussman sur « Hatun, Chilas et les bronzes bouddhiques du Cachemire » (*Antiquities of Northern Pakistan II*, herausgegeben von K. Jetmar, M. Bemann und D. König, Heidelberg, fin 1992 ou 1993). Une mission commune devrait avoir lieu à Chilas (Pakistan) en septembre 1992. Elle a été préparée par un séjour de M. Nasim Khan (URA D 1424) à Heidelberg (juin 1992). Une journée d'études réunissant des membres de l'URA D 1424 et les chercheurs allemands de la *Forschungstelle für Felsbilder und Inschriften am Karakorum Highway de l'Heidelberger Akademie der Wissenschaften* a été organisée à Strasbourg le 15 mai 1992 pour discuter de l'usage des vues satellitaires en topographie (retombée du programme suivant).

Le second de ces programmes porte sur l'étude pluridisciplinaire et diachronique de la ville de Chanderi au Madhya Pradesh (voir l'*Annuaire du Collège de France* 1990-1991, pp. 670-671). Au cours de l'année 1991-1992 des traitements d'images satellitaires SPOT II réalisés par le centre de calcul CNRS de Strasbourg-Cronenbourg et des membres de l'Agence d'urbanisme de la Communauté urbaine de Strasbourg ont permis de poser un certain nombre de problèmes morphologiques et de réaliser une première carte du site. La mission commune de l'URA D 1424 et de l'Université Nehru de Delhi sur le terrain, en février 1992, a permis de vérifier les hypothèses formulées sur la morphologie du site, de compléter la cartographie, de localiser toutes les inscriptions, de recueillir une énorme documentation sociale et économique, de formuler des hypothèses sur l'histoire du développement urbain. Le retour de mission s'est accompagné d'une mise en ordre de cette documentation (inventaires et surtout affinement des moyens informatiques permettant de l'intégrer à une cartographie informatisée). Une autre mission sur le terrain fut réalisée par trois membres de l'équipe en août 1992 pour mesurer l'étendue des ruissellements et des surfaces d'eau après la mousson. Une mission commune réunissant à nouveau toute l'équipe franco-indienne à Chanderi est prévue pour février 1993.

Ce programme « Chanderi » comporte aussi la constitution d'un fonds cartographique géré par l'Institut de Civilisation Indienne du Collège de France (voir l'*Annuaire du Collège de France* 1990-1991, p. 671). Grâce à l'aide du Centre de Sciences Humaines de l'Ambassade de France à Delhi, et en particulier de M. G. Gerschheimer, l'accroissement de ce fonds est beaucoup plus rapide que prévu.

Le troisième de ces programmes porte sur la notion de secte dans l'hindouisme médiéval et contemporain. Les chercheurs qui collaborent à cette recherche coordonnée par M. Gérard Colas ont tenu trois réunions de travail en 1991-1992 comportant chacune deux exposés de recherches.

Pour la politique de relations internationales de l'URA D 1424, voir l'*Annuaire du Collège de France* 1990-1991, p. 671. On notera, outre la présence de collègues étrangers invités ou associés (*supra*), outre la conclusion du PICS n° 123, la venue à Paris de Mme Filigenzi-Vellettri (Université de Naples) grâce à une bourse post-doctorale de la DRED (Ministère de l'Éducation Nationale) et, grâce à l'accord d'échanges franco-indien MSH-UGC, de Madame Champaka Lakshmi, de MM. Panikkar et Yogendra Singh, tous trois Professeurs à l'Université Nehru de Delhi. L'Institut de Civilisation Indienne du Collège de France a pour sa part une politique de relations internationales tout à fait comparable et complémentaire dont il n'y a pas lieu de rendre compte ici bien qu'elle soit aussi organisée par M. Fussman.

Les *Actes du colloque franco-japonais* de septembre 1991 (voir l'*Annuaire du Collège de France* 1990-1991, pp. 670-671) sont en cours d'édition sous la direction de M. Fussman.